



VALENTINE  
**IMHOF**

**LE BLUES  
DES PHALÈNES**

ROUERGUE  
**not**

## Présentation

C'est l'Amérique des années 1930. Celle de la Prohibition, du suprémacisme blanc, de la misère qui a jeté des millions d'affamés sur les routes. Quand ils ne voyagent pas agrippés sous un train, de ceux dont la conquête de l'Ouest a pavé le pays et qui mènent à présent jusqu'au Pacifique. Et cet horizon-là, celui des rivages de la Californie, prometteurs d'un avenir doré, c'est celui de deux hommes, d'une femme et d'un enfant, qui tous les quatre sont des meurtriers. Milton, le rejeton prodigue qui a rompu les ponts avec sa richissime famille ; Arthur, le vétéran de la guerre des Boers et des tranchées de la Somme, qui porte le poids de crimes impardonnables ; Pekka, née le jour où sa mère posait le pied sur le sol de New York et qui change de nom à chaque fois qu'elle veut changer de vie ; Nathan, enfin, *le fils de l'Explosion*, qui fuit le mal et le retrouve où qu'il aille. Ces quatre destins prodigieux s'entrecroisent autour d'un moment unique qui les réunit tous : l'Explosion de la ville d'Halifax, en Nouvelle-Écosse, le 6 décembre 1917, la plus terrible dévastation causée par l'homme avant l'ère nucléaire.

Valentine Imhof, révélée par ses deux romans noirs : *Par les rafales* (2018) et *Zippo* (2019), nous emporte à travers le blizzard, les coups du sort, les renaissances, les échecs, les chagrins effroyables, les espoirs fous, sur les lignes de vie de ces magnifiques passagers d'Amérique.

Née à Nancy en 1970, Valentine Imhof a vécu et travaillé aux États-Unis, professeure dans une université du Midwest, avant de s'établir à Saint-Pierre-et-Miquelon. Elle est l'auteur de deux romans déjà culte : *Par les rafales* (2018) et *Zippo* (2019).

**De la même autrice, dans la même collection**

*Par les rafales*, 2018, Rouergue en poche 2020

(Prix Le Polar se met au vert 2021)

*Zippo*, 2019

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Universal Images Group/Getty Images

© Éditions du Rouergue 2022

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

**VALENTINE IMHOF**

**LE BLUES  
DES PHALÈNES**

roman

ROUERGUE  
**noir**

*Standin' at the crossroad, baby, risin' sun goin' down  
Standin' at the crossroad, baby, eee eee, risin' sun goin' down  
I believe to my soul, now, poor Bob is sinkin' down  
You can run, you can run, tell my friend boy Willie Brown  
You can run, you can run, tell my friend boy Willie Brown  
That I got the crossroad blues this mornin', Lord, babe, I'm sinkin' down*  
Crossroad blues, Robert Johnson

*I'm standing at the crossroad  
There are many roads to take  
But I stand here so silently  
For fear of a mistake  
One path leads to paradise  
One path leads to pain  
One path leads to freedom  
But they all look the same*  
Crossroad, Calvin Russell

*“Real courage is when you know you're licked before you begin,  
but you begin anyway and see it through no matter what.”*  
« Le vrai courage, c'est de savoir que tu pars battu d'avance  
et malgré cela, agir quand même et tenir jusqu'au bout. »

Harper Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*

*“All bound as is befitting each – all surely going somewhere.”*  
« Tous sont en route, chacun selon sa sorte, tous vont sûrement  
quelque part. »

Walt Whitman, “Going Somewhere”, *Feuilles d'herbe*

*À toi tout le temps, ton regard et ta voix, ici, là-bas.  
À l'autre qui, décidément, ne cesse de m'étonner.*

# **ONDES DE CHOC**

**MILTON**  
**1935**



## CHAPITRE 1

Qui penserait à venir le trouver, au milieu des montagnes, dans cette concession minière épuisée puis abandonnée, dans cet endroit stérile entre tous, d'où plus rien ne peut être tiré, où rien ne sera jamais cultivé, dans ces paysages arides et acérés où il s'est installé pour ne plus cohabiter qu'avec des mouflons, des lézards, des cactus, des ruines, des morts ?

Ailleurs, plus loin, les barrages, les canaux, l'irrigation, le maraîchage, les cohortes de cueilleurs à 1 ¢ de l'heure, les routes, les rails, les convois de désespérés qui affluent tous les jours plus nombreux pour fuir leur misère et découvrir qu'elle les accompagne où qu'ils aillent, où qu'ils soient, qu'elle les talonne, qu'elle les précède, qu'elle est partout, irrémédiable.

Le monde est dans la tourmente. Et il s'en fout.

Tout cela ne le concerne pas. Il n'existe plus pour personne et n'a plus personne pour qui exister. Il n'est plus personne. Il n'a plus de nom. Il a renoncé au sien, a usurpé celui d'un autre. Et puis l'a abandonné.

Une folie. Un égarement passager.

Trop tard.

Un dérèglement, irrémédiable. Un empoisonnement.

Aucun antidote. Trop tard.

Quelques secondes de nuit, un train lancé à pleine vitesse, une rencontre fortuite, un geste flou, un geste lâche.

Définitif.

Pierre parmi les pierres, il a depuis longtemps tourné le dos aux hommes pour embrasser le vide.

Invisible, inerte, minéral, oublié.

## CHAPITRE 2

La nuit, tout devient plus facile. Il peut se détendre, enfin.

Ses journées, il les traverse, le plus souvent, en somnambule, replié en lui-même, tout torpeur et hébétude, à accomplir des tâches machinales, entrecoupées de siestes, qui abrutissent plus qu'elles ne reposent, à se préserver de la lumière implacable, écrasante, accusatrice, à fuir la chaleur qui condamne et qui tue.

Il y a aussi, parfois, la peinture, sporadique, pulsionnelle, qu'il accomplit dans une sorte de transe. Il s'absente du monde pour se dissoudre dans les couleurs qui peu à peu inondent la toile. Ces accès, ces appels, dont il ne contrôle pas la fréquence, l'aspirent tout entier, et le rendent heureux, ou plutôt plus vivant. D'une vie bien en dedans, recluse. Une pétillance en sourdine, vibrante, qui éclabousse et qui réjouit. De purs moments de liberté, bornés par les contours d'un tableau et limités à ces heures rares, pendant lesquelles il asservit la lumière qui l'aide à imaginer qu'il se souvient.

Ce qui se passe à la tombée du jour est tout autre, sans commune mesure. Quand le sommeil fige partout

l'activité des hommes et la met entre parenthèses jusqu'au lendemain, son être se dilate, ses sens s'éveillent pour embrasser l'expansion sereine de l'univers. Un déploiement, un épanouissement, une naissance. L'animation soudaine de ses cellules, qui l'extrait de sa léthargie diurne comme d'une gangue et laisse fuser, dans toutes les directions et sans entraves, une énergie insoupçonnée, silencieuse, primitive. Son cœur se gorge, s'accélère légèrement, se syntonise aux pulsations de la terre. Ses poumons se gonflent et absorbent la fraîcheur. Ses yeux s'ouvrent grand, très grand, pour aspirer le ciel.

Il devient volubile.

Son dialogue avec la nuit est d'abord muet. Une télépathie, un flot de pensées qui se déversent sans le recours aux mots. Puis, au fil des heures, il s'enhardit. Ses lèvres s'animent, articulent les phrases et les chapitres d'une longue histoire, qu'il déroule en marchant et confie aux nuages, à la lune. Puis l'exaltation gagne, une ivresse. Et il harangue la silhouette sombre des montagnes, l'éolienne, attentive, qui s'est arrêtée de tourner, les petits-ducs et les engoulevents, les enseignes assoupies de la ville morte.

Il chante pour les étoiles, lève ses bras vers elles, et se souvient alors du *Solsångaren*, ce colosse de bronze entraperçu à Monticello, qui l'a ému et saisi par sa force solaire, et dont il imite la pose, qu'il tient pendant de longues minutes, parfois pendant des heures, les bras tendus vers le ciel, jusqu'à la tétanie, en contemplant ses mains, auxquelles la lumière nocturne donne la teinte de l'airain.

Souvent, comme aujourd'hui, il s'éveille au petit matin, bercé par le pas nonchalant de Nomade, sa jument dorée aux crins presque blancs. Elle les ramène à la maison après une déambulation dont elle seule connaît le tracé sinueux et les étapes.

### CHAPITRE 3

Au début, les galeries de la mine avaient tout d'un refuge. L'abri par excellence, un lieu qui n'intéressait plus les hommes, où personne ne viendrait jamais le débusquer, pour peu qu'on le recherche.

Il aimait se coller à leurs parois fraîches, caresser leurs méandres, se livrer à cette vie troglodyte, à la manière d'un Crusoé naufragé dans le désert ou d'un Lidenbrock, l'oncle ou le neveu, dans leur quête du centre de la Terre.

Mais, peu à peu, ses explorations routinières ne lui ont plus révélé de surprises et ces souterrains sont devenus terriers, puis cachots, avant qu'il ne les voie comme des viscères, froids, moites et meurtris. Tous les coups des pioches qui les avaient creusés ont commencé à résonner. Des martèlements abrutissants, qui se répondaient rythmiquement d'une coursive à l'autre et le forçaient à se couvrir les oreilles de ses mains, à hurler pour ne plus les entendre, à courir pour échapper au vacarme et ressortir, enfin.

D'autres jours, il voyait briller les regards avides et fous de tous les prospecteurs qui s'étaient relayés dans ces sombres boyaux pour les déchirer, pour en extirper le filon.

Et cette soudaine cohabitation, envahissante, ce surpeuplement d'un espace confiné, l'ont convaincu de s'installer ailleurs, pas loin, dehors, dans un des bâtiments abandonnés, l'ancienne brasserie, et son bar attenant, qu'il a confortés en récupérant tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé là quand ils avaient déserté l'endroit, en 1895, presque à la hâte, du jour au lendemain, après en avoir soutiré tout leur soûl de minerai d'argent pendant vingt ans...

Tip Top, Arizona. Une petite bourgade figée dans ses moellons de granite et de rhyolite arrachés aux montagnes, une communauté prospère vidée de ses habitants comme par une épidémie, une panique, une rage, une fièvre, celle de l'or, qui les a tous chassés ailleurs, plus à l'ouest, vers d'autres chimères, en laissant vacants six saloons, quatre restaurants, plusieurs laveries chinoises, des parcs à bestiaux, une forge, une cordonnerie, trois épiceries, aucune église. Et des maisons en quantité, de quoi vivre à plus de mille, sans se gêner...

Une ville morte pour son âme solitaire. Tip Top, la bien nommée. Il n'aurait pu espérer mieux.

Il n'a cependant pas totalement renoncé à la mine et à ses couloirs d'ombre, qui reposent de la lumière accablante et d'une chaleur intense, celle de certains incendies, que rien ne peut éteindre ici, sauf la tombée de la nuit. Il s'en sert de caves et entrepose dans ces circonvolutions souterraines des provisions et aussi ce qui lui est précieux comme son matériel de peinture et certains de ses tableaux, à l'écart des curieux ou d'éventuels maraudeurs. Même s'ils sont peu nombreux à s'aventurer dans cet endroit qui n'intéresse plus personne.

## CHAPITRE 4

Elle est toute petite. Elle est infime. Une esquille de métal. Qui se manifeste à l'improviste, joue de temps en temps avec l'articulation de sa hanche, lui fait vraiment un mal de chien.

La guerre, qui se rappelle à lui, la garce. Elle le titille. Et le fait grimacer. Et sourire aussi. Oui, sourire. Et les occasions sont plutôt rares, dans ce recoin d'oubli où il s'est installé. Mais ce fragment fiché dans sa chair, qui le harcèle et qui racle ses os, qui le fait boiter et pester, et hurler, qui parfois le rend infirme et l'oblige à ramper, cet éclat minuscule est devenu son amulette. Un témoin. Une relique précieuse.

S'il n'était pas allé là-bas, tout aurait été bien différent.

Il aurait, c'est probable, terminé ses études. Puis il serait devenu le quatrième du nom, en s'inscrivant docilement, inévitablement, dans l'histoire familiale. Il aurait perpétué la dynastie en reprenant les rênes de l'entreprise, en aurait assuré ainsi la permanence, puisqu'on l'avait conçu et élevé dans ce seul dessein... Faire fructifier tous les jours un peu plus l'héritage du grand-père en fabriquant les petites pièces métalliques indispensables au bon fonctionnement

de millions d'automobiles, vendues à crédit à des millions d'ouvriers afin qu'ils puissent, eux aussi, avoir leur part de félicité et sillonner, entre leur banlieue et leur usine, les routes de la plus belle et prospère de toutes les nations du monde.

Et aujourd'hui, il aurait l'air malin. Milton IV ! Assis sur un superbe tas de gravats, à la tête d'un empire en ruines, à pleurnicher, incrédule, sur les décombres du grand rêve disparu... Sans doute serait-il déjà un fatras d'os, pêle-mêle, des miettes dans un cercueil, parce qu'il se serait élancé de l'une des larges fenêtres de son spacieux bureau, pour s'écraser, trente étages plus bas, dans un caniveau de Chicago. Oui, en digne descendant de son estimable grand-père, fleuron d'une honorable lignée, éduqué dans le culte de la réussite et du profit, promis à un grand avenir de brasseur d'affaires, il y a fort à parier qu'il aurait cédé à la panique, comme la multitude de pauvres types dont le sang rougissait les pavés ce jour-là, à croire, comme eux tous, que ce Jeudi noir de 1929 était la Fin du monde...

Ce tout petit fragment de métal qui l'aiguillonne de temps en temps vient lui rappeler, à l'impromptu, qu'il est vivant. Et que les rails qu'il a refusé de suivre, sur un coup de tête, ne l'auraient mené nulle part. Cette destinée tracée par la tradition familiale n'était pas la sienne. Et c'est finalement la guerre qui, en le faisant bifurquer, lui a sauvé la vie. Une fuite plutôt qu'un engagement. Le patriotisme et l'altruisme n'ont jamais été son fort.



## CHAPITRE 5

Cette lettre, il l'écrit, et ne cesse de la récrire. Depuis plus de dix-huit ans. Il la malaxe, il la façonne, il la rature, il la reprend. Dans sa tête. Toujours la même, mais pas vraiment. Plus il la roule et plus elle s'adoucit, plus les nuances se cisèlent, plus ce qu'il souhaite confier trouve sa vraie expression, plus les mots lui en semblent justes.

Il se souvient de ses premières tentatives. L'exaltation boursouflée, ridicule, enfantine, qui en ruisselait comme du suif chaud, les rendait répugnantes, indigestes. Il ne regrette pas de ne jamais les avoir couchées sur le papier, ces ébauches qui se voulaient enflammées, palpitantes, mais qui n'étaient, somme toute, que des tentatives pathétiques. Il trouverait d'ailleurs insupportable de les avoir conservées. Si c'était le cas, il y foutrait le feu.

Y repenser lui fait horreur. Cette langue d'emprunt, avec laquelle il croyait alors jongler en virtuose – comme il était aveugle, comme il était sourd, et étranger à ses propres sentiments ! –, cet amour mièvre, convenu, ridicule... Tout cela n'était qu'un ramassis de clichés, une compilation de

formules éculées et douceâtres, qui nappent la bouche à la manière de pastilles éventées dont les arômes ont disparu, dont il ne reste que le sucre... Écoeurant.

Y penser le rend nauséeux. Des textes futiles pour cartes de la Saint-Valentin. L'expression niaise d'un amour de pacotille, un amour sur bristol, le même pour tout le monde, prémâché, insipide, privé de sa sève et de ses suc.

Oui, il a fini par se détacher de toutes ces idioties débitées au mètre pour plonger en lui-même et y dénicher la langue que lui seul pouvait écrire. Sa langue. Dans laquelle il est devenu volubile, mais qui supporte mal d'être étalée sur le papier. Tous ses tâtonnements, pendant des années et des années, lui ont permis de l'apprivoiser, de la polir, de la parfaire, afin qu'elle exprime sans la moindre trahison, sans la plus timide des imprécisions, ce qu'il brûlait de lui dire, ce que lui, lui seul, lui aurait dit. S'il l'avait pu. S'il avait été un autre. L'autre.

Le cérémonial est toujours le même et doit s'accomplir la nuit, à la lueur feutrée d'une lampe. Cette langue a besoin de caresses. Le plein jour, l'éclat brutal de la lumière qui tranche et vibre et rabougrit les ombres, ne lui conviennent pas. Il s'assied à son bureau et règle l'intensité de la flamme jusqu'à ce qu'il l'entende chuchoter. Le chuchotement juste. Puis il sort du tiroir une feuille de papier et une enveloppe. Le nécessaire d'écriture est déjà devant lui. Posé, attentif. Il lui faut ajuster la plume, dont le métal brille d'impatience, vérifier que le buvard du tampon ne porte pas les marques violettes d'un précédent babil, et ouvrir l'encrier, en sonder le niveau, le remplir, au besoin. Puis, les deux mains à plat, de part et d'autre de la feuille, posée bien au centre de la table sous le halo affectueux de la lampe, il l'attend. Cette langue, la sienne, volette dans son crâne, virevolte, sans frein, agile, comme une gymnaste accomplie. Mais elle rechigne



## CHAPITRE 6

La scène est récurrente. Elle apparaît durant ses siestes, qu'elle écourte, en l'obligeant à se lever, contrarié et perdu, agité et secoué de sanglots, la main droite glacée, raidie par une crampe.

La répétition semble affiner la netteté des images et des sensations, lui révéler à chaque fois des détails nouveaux. Dont il sait qu'ils ne sont pourtant pas des souvenirs.

Car cet épisode n'a jamais existé qu'à l'état d'intention. Même s'il lui arrive désormais d'en douter. De plus en plus souvent.

Il se revoit, ce matin-là, debout sur le trottoir. Le blizzard s'est emparé de la ville et court comme un dément dans toutes les directions. Les flocons volent dans la plus grande des confusions, trop malmenés pour se poser nulle part, dispersés par les rugissements des rafales qui semblent avoir dissuadé quiconque de sortir de chez soi. Personne autour de lui. Aucune voiture. Des arbres nus. Le vent polaire surgit de toutes les rues à la fois, projette devant lui ses mâchoires de cristal étrangement distordues,

ouvertes sur des sourires brutaux, affûtés, insatiables. Lui tourner le dos est illusoire. S'arc-bouter, baisser les yeux, fermer la bouche, pour ne pas qu'il s'y engouffre, rentrer la tête dans les épaules. Faire bloc et faire front. Lui opposer un visage hostile et buté, lui montrer qu'on est déterminé à aller où on va, qu'on ne cédera pas, que rien, non rien, ne nous fera dévier. Il se tient donc debout sur le trottoir, affectant morgue et froideur, comme un défi aux éléments, comme un défi à son propre malaise, à l'incongruité de sa présence, ici, ce matin-là, dans une ville aride et vide, dont les habitants ont disparu, où il n'est jamais venu. Sept marches de pierre et une lourde porte en chêne le séparent encore d'elle. Il gravit le perron en se gardant de chanceler. Un effort qui le mobilise tout entier et l'épuise. Peser de tout son poids pour bien s'ancrer au sol. Transférer prudemment cette masse d'une jambe sur l'autre, une marche après l'autre. S'accrocher à cette contenance sous peine d'être disséminé en flocons. Contenir à la fois le dedans et le dehors. Les émotions qui le houspillent, leurs injonctions contradictoires. Les assauts de la tempête qui coupent comme des rasoirs, ses bourrades qui brimbalent. Le heurtoir remplit soudain sa paume. Le métal glacé est en fusion. La brûlure traverse le cuir fin de son gant, crispe ses doigts gourds. Il retient son geste, encore un peu. Ou peut-être est-ce le heurtoir qui s'accroche, refuse d'être lâché, pour lui donner encore la possibilité de déguerpir. Quand il laisse enfin retomber sur le bois le globe de laiton, le choc sec le foudroie. Les ronflements du vent se taisent. Son cœur se dilate et le taloche rudement. De grands coups de poing dans sa tête, ses oreilles en résonnent. Il pourrait encore faire demi-tour et partir en courant. Oui, il sait que c'est ce qu'il faudrait faire. Pourtant, le double pilonnage, dedans-dehors, le rend idiot, l'empêche de bouger. Des pas précipités, leur claquement crescendo derrière la porte. Qui

s'ouvre enfin. Sur un visage défait, un visage pâle et sans éclat, celui d'une mère éplorée et prématurément vieille.

C'est à ce moment-là qu'il se réveille. À chaque fois. Il suffoque et aspire l'air à grandes goulées, comme un noyé réchappé de justesse. Il s'ébroue de son ambulation dans les rues indifférentes de Pittsburgh, de la rencontre qui n'a pas eu lieu, de son espoir pulvérisé. Il masse sa main droite, dont les doigts, courbés comme des serres, sont encore contractés sur la sphère du heurtoir, sur le regret de n'avoir pu le retenir.

Puis il se précipite dehors afin de livrer son corps à l'âpreté du soleil de midi. Pour que l'éblouissement brutal efface les dernières bribes d'hiver.

## CHAPITRE 7

Des images de fin du monde, une ville en proie à l'Apocalypse. C'est ce qu'il souhaitait contempler quand il a décidé de retourner à Chicago, en 1929, presque quinze ans après en être parti. La trouver à terre, en ruines. Et s'en réjouir, d'une joie maligne. Y découvrir, éparpillées dans les gravats, des miettes de sa famille, qu'il aurait balayées négligemment du bout du pied. Pour les amalgamer à la poussière.

C'est pour ça qu'il s'est rendu directement dans Prairie Avenue. La rue des millionnaires, l'écrin où s'était concentrée la crème de la crème. Il souhaitait en admirer la débâcle. Sa maison d'enfance s'y trouvait, et s'y trouve sans doute toujours aujourd'hui, pour ce qu'il en sait. Construite à deux pas d'où se dressait autrefois, jusqu'en 1812, la casemate en rondins pompeusement baptisée Fort Dearborn. Un avant-poste fragile, objet d'une bataille éclair.

Un massacre. Une défaite. En moins de quinze minutes.

Les Indiens Potawatomis avaient mis une belle trempée aux soldats américains, gagnant ainsi de conserver leurs terres quelques années de plus.

L'un de ses ancêtres avait pris part à cette déroutante foudroyante. Il y était mort, en héros, comme il se doit. Un jeune caporal prénommé Milton, oncle et parrain de son grand-père Milton. Le prénom d'un sous-officier tué à dix-neuf ans lors d'une bataille perdue, dont il avait, à son tour hérité, comme son père avant lui.

Il a toujours trouvé qu'une telle transmission était des plus douteuses et que les augures semblaient loin d'être fameux.

Et quand on lui a appris, il devait ne pas avoir plus de six ans – mais il n'est jamais trop tôt pour encombrer les enfants de folklore clanique – quand on lui a donc raconté, sans doute pour l'emplit de fierté, que ses aïeux avaient, dès 1833, choisi ce carré d'herbe sanguinolent pour y plonger les fondations de la demeure familiale, il en a été terrorisé. Persuadé de comprendre, désormais, à quoi les briques devaient leur teinte, il a, pendant toute son enfance, été agité de cauchemars récurrents dans lesquels le sang des jeunes patriotes grimaçants remontait par capillarité depuis les soubassements et sourdait le long des murs en fontaines écarlates où les domestiques venaient, la nuit, remplir les verres et les bouteilles servis à table aux grandes personnes.

Il a toujours détesté cet endroit, et ceux qui l'habitaient.

Il s'en évadait, éperdument, le plus souvent possible. Dès qu'il pouvait échapper aux précepteurs et aux nounous auxquels on le confiait, il courait se réfugier chez les voisins d'en face, les Allerton, dans leur château d'inspiration Renaissance italienne. Où Robert, le fils, l'accueillait volontiers, du moins quand il n'était pas en voyage.

Il aurait voulu que Robert fût son vrai père. Et a longtemps prié pour que cette vérité sur sa filiation, qu'on lui aurait tue, ou que cette erreur, une substitution malheureuse, fût un jour révélée.

Il n'y a pas eu de miracle.



Son père était bel et bien le sien, celui pour lequel il n'éprouvait rien, un être obtus, toujours plongé dans des livres de comptes. Il aurait volontiers fait l'échange. Il aurait voulu se faire adopter.

Son retour en novembre 1929, après quinze ans d'absence, sur les lieux de l'enfance, ne lui a pas apporté le plaisir escompté, cette exultation trouble qu'il s'était figuré éprouver en allant se recueillir sur la déconfiture familiale. Ce jour-là, il a été bouleversé, et même anéanti, en découvrant, avec horreur, que l'immense manoir des Allerton lui avait été dérobé. On l'avait remplacé par une rangée de cinq maisons mitoyennes à deux étages, des logements ordinaires et très laids. Il s'est senti dépossédé de tout un pan de sa vie. Une part de lui-même, inestimable, venait de lui être arrachée brutalement, ce matin-là, sur le trottoir. Un cataclysme intime. La douleur était vive.

Les Allerton étaient de grands collectionneurs d'art et accumulaient avec passion tableaux et sculptures glanés sur tous les continents. Tout lui plaisait dans leur maison labyrinthique qu'ils avaient transformée en un vaste musée. Si différente du mausolée hanté, un lieu terne, ennuyeux, où ne manquaient que des barreaux, et dans lequel il était obligé de cohabiter avec une famille d'étrangers, qui ne lui étaient rien.

Il doit beaucoup à Robert Allerton et pense à lui à chaque fois qu'il recherche, comme aujourd'hui, des cristaux de gypse pour les broyer et mêler leur poudre fine à de la colle de peau de lapin, afin d'obtenir un enduit acceptable, indispensable à la préparation des panneaux de bois sur lesquels il réalise ses tableaux.

C'est grâce à l'entremise de Robert qu'il a pu bénéficier, enfant, de cours de dessin et de peinture. Celui-ci avait intercédé auprès de ses parents, en les félicitant d'avoir donné à leur fils le goût du beau. C'était une flatterie mensongère,

destinée à les brosser dans le sens du poil. Ils n'ont d'ailleurs pas dû comprendre exactement de quoi Robert leur parlait mais se sont sentis néanmoins flattés que ce représentant de la grande famille Allerton, l'une des plus grosses fortunes de la ville, leur fasse ce compliment. Et quand l'étudiant aux Beaux-Arts qui venait à la maison chaque semaine a eu le malheur, sans doute par pure politesse, de vanter auprès de son père des *prédispositions, une sensibilité, un œil, une curiosité rares*, ce jour-là, tout a failli capoter. On a frôlé le fiasco.

Va pour *la curiosité et l'œil*, qui ne nuiraient sans doute pas dans la gestion des affaires familiales et la quête de l'innovation, dans un marché toujours plus concurrentiel. Mais son père et son grand-père se sont montrés beaucoup plus dubitatifs sur ses supposées *prédispositions*. L'affirmation leur a semblé totalement ridicule, insensée, puisque celles-ci étaient entendues, et cela depuis bien avant sa naissance. Elles allaient de soi. La *Wheeler & Sons Mechanical Engeneering Company*, voilà ce pour quoi il avait des *prédispositions*. On y avait veillé. Il serait le troisième à en prendre la direction, et son fils le ferait après lui. Ça ne se discutait pas. *Gloria Patri, pour les siècles des siècles*. Quant à cette prétendue *sensibilité*, il était tout bonnement exclu qu'on l'encourage à la développer. À quoi pourrait-elle donc lui servir ? Les affaires étant ce qu'elles sont, on ne pouvait sérieusement envisager de les confier à une faible chose, sentimentale et délicate. De même qu'il ne viendrait pas à l'esprit de les transmettre à une femme. Ce serait alors vraiment la fin de tout ! Il était donc hors de question que l'héritier désigné s'adonnât à des activités susceptibles de nuire au développement des qualités viriles indispensables aux tâches qui l'attendaient.

C'est à ce moment-là que sa mère, lassée de cette conversation oiseuse, avait mis son grain de sel et eu

le dernier mot. Mais elle était tout aussi idiote que son père. Parce que selon elle, il n'y avait vraiment pas lieu de s'inquiéter. L'intérêt que leur fils manifestait pour l'art n'était rien d'autre qu'une toquade, qui lui passerait, une fantaisie dont on ne parlerait plus le mois suivant.

La suite devait lui donner tort. Leur donner tort à tous. Puisqu'il n'a jamais lâché la peinture ni pris la tête de l'entreprise. Il regrette, toutefois, de ne pas avoir suivi l'exemple de Robert, son modèle et mentor qui, lui, avait renoncé à l'université pour partir étudier l'art en Europe. Et cela avec l'approbation de son père...

Lui était parti faire la guerre, sans raison. Avec la désapprobation de tout le monde.

Ce jour de novembre 1929, en revenant à Chicago, dans le quartier de son enfance, quinze ans après l'avoir quitté, il s'était imaginé y trouver un tas de briques lépreuses envahies par les ronces. Mais la maison était encore bien campée sur ses fondations, et ses hauts murs avaient, semble-t-il, tenu bon, face à l'effondrement mondial du mois précédent. Le jardin était pelé et triste, mais c'était son humeur saisonnière.

Cette solidité ostensible, cette opiniâtreté insolente, l'avaient beaucoup contrarié. Tout comme la lumière et les ombres mouvantes qu'il croyait deviner derrière les vitres et le velours épais des tentures.

Ils étaient là, pas loin, barricadés dans leur citadelle de briques, arrogants, satisfaits et mesquins.

Cette famille l'avait toujours révolté. Il s'était persuadé que le cataclysme qui venait de frapper les marchés n'avait pas pu les épargner, qu'ils maintenaient stupidement les apparences, mais qu'ils la subissaient aussi, cette tempête, même s'ils se croyaient encore protégés dans leur manoir construit sur le sang d'une défaite.

Il s'est alors rendu compte qu'il pensait tout haut. Ses griefs pleins de fiel s'exhalèrent en salves assassines. Et il

avait une pierre dans la main. Qu'il s'apprêtait à jeter dans l'une des fenêtres. Pour que craque la fine couche de vernis et que soient révélés le déclin et la corruption déjà à l'œuvre en dessous. Il s'imaginait balançant une bombe. Mais il a arrêté son geste quand il a aperçu, du coin de l'œil, un couple de vieillards qui le fixaient interloqués.

Il leur a tourné le dos et s'est mis à courir.

Il avait besoin de revoir Robert Allerton. Et pensait qu'il pourrait peut-être le trouver dans son grand domaine, à la campagne, les *Farms*, un lieu qu'il avait toujours préféré aux rues encombrées de la ville et où il avait le projet de devenir fermier.

Il ne se souvient plus du tout comment il avait rallié la propriété de Monticello. Dans une fuite, dans une transe. Il n'a aucun souvenir du trajet, en train, sans doute. Il se voit seulement arriver dans les jardins. Comme si on l'y avait déposé. Comme s'il y était apparu.

Les retrouvailles ont été pleines d'effusions. Une longue embrassade affectueuse. Le bonheur de se savoir vivants tous les deux. Robert lui a proposé de rester quelques jours. Le temps de se perdre dans le parc, son labyrinthe chinois, ses collections de pivoinés et son arboretum. Le temps d'y découvrir la collection de sculptures asiatiques et européennes. Le temps pour eux d'évoquer les années expirées.

Il revenait de Suède, exalté de sa rencontre avec Carl Milles, un élève et disciple d'Auguste Rodin, qui l'avait invité à séjourner dans son domaine de Millesgården, sur l'île de Lidingö, près de Stockholm, où il avait redessiné la nature afin d'y sublimer ses œuvres. Robert en était encore tout retourné et lui avait passé commande d'une sculpture monumentale, un Apollon en bronze, nu et casqué, bras et visage tendus vers le soleil, auquel il adresse sa chanson.

Le *Solsångaren*, dont l'original se dresse devant le château de la famille royale suédoise.

Milton avait bu cet enthousiasme, s'était gorgé de ces trois jours passés aux *Farms*, comme on mord dans un rêve, avec avidité, avant qu'il ne s'éteigne. Et en repassant par Chicago, où il n'était resté que quelques heures, il avait fait le plein de peintures chez un marchand de couleurs. Pigments, tubes, pastilles d'aquarelles, pinceaux et spatules, qui sont désormais ses seuls trésors.

Il récupère dans les bâtiments de Tip Top plateaux de tables, couvercles de coffres, planches arrachées aux murs, bardeaux tombés des façades, qu'il apprête afin de toujours avoir un support quand ses pinceaux l'appellent. Mais, malgré l'usage raisonné qu'il en fait et l'apport des ocres, oxydes et teintures naturels, sa réserve de couleurs est en train de s'épuiser. Il y voit un prélude à sa propre échéance.

## CHAPITRE 8

La nature finit toujours par digérer les hommes. Elle s'applique à effacer leurs traces dérisoires. Elle n'a aucun mal à le faire. Ils ne connaissent que l'urgence, la jouissance immédiate, le présent. Elle a la permanence, la patience et le temps. Et leur reprend ce qu'ils amassent, ce qu'ils croient être à eux, sans comprendre que rien, jamais, ne leur appartient. L'illusion de la possession, tout au plus un emprunt, un droit d'usage temporaire. Puisqu'à la fin il faut tout rendre. Jusqu'au calcaire de ses os. Jusqu'à la dernière goutte d'eau de sa dernière cellule.

De temps en temps, juste avant l'aube et l'éruption des chaleurs harassantes, Milton s'en va herboriser de l'autre côté de la rivière, parcourt les pentes ébouleuses et arides de la vallée de l'Agua Fria pour y cueillir des couleurs. Pétales orange de *sphaeralcea*, capitules jaune d'or de la *baileya*, fleurs d'ocotillo rouge sang, têtes de lupins magenta ou rose, asters aux mauves lumineux, dont il obtient des teintures vives en les faisant bouillir dans un peu d'eau, très peu.

Il aime venir s'asseoir parmi les murs millénaires qui ceignent le piton de Black Mesa. Une forteresse placée là comme une énigme par un peuple ancien, qu'on pourrait confondre, de loin, avec les rochers alentour et qui révèle sa vraie nature dans les derniers pas de la marche. De longs remparts de pierres sèches empilées, non jointées, sans portes ni fenêtres, une douzaine de vastes pièces ajourées de rares meurtrières et trous d'aération. Il se demande si les Indiens Hohokam qui l'ont construite, si grande et si massive sur ce point éminent, ont voulu se protéger d'un clan rival ou bien si cet ouvrage leur permettait, comme il le lui permet aujourd'hui, de jouir du paysage dans toutes les directions, d'y suivre, le jour, tapi dans l'ombre fraîche, la course du soleil, de s'approcher, la nuit, des cratères de la lune et de la Voie lactée.

Les centaines de pétroglyphes disséminés tout autour, formes animalières, volutes labyrinthiques et figurations de pieds et de mains, lui font rejeter l'idée qu'il s'agissait d'un ouvrage guerrier et défensif. Il préfère penser qu'il se trouve dans un temple, dans un observatoire, dédié aux éléments.

À ses pieds, des éclats de poterie jonchent le sol en petits monticules, et rendent lentement leurs ocres ferreux à la terre. Il en ramasse quelques miettes qui se délitent en poussière dans ses doigts, les glisse dans une petite poche de papier plié comme il en prépare plusieurs à chaque fois qu'il part marcher dans les collines. Pour les remplir de sables et de boues séchées, dont les nuances inépuisables viennent enrichir sa palette.

Ces immensités désertées, ces étendues austères et frugales, au point d'en paraître hostiles, le font s'interroger sur ce que signifie l'*adaptation*. L'homme s'adapte, à ce qu'il paraît. C'est ce qui se dit, se répète, se transmet. C'est ce qu'il a toujours entendu. Sans jamais y voir autre chose qu'un raconter, une formule creuse comme une expression

publicitaire, un précepte digne du docteur Coué, créé pour rassurer les hommes, leur bourrer le mou, en leur faisant croire que leur présence ici-bas a un sens, que leur trajectoire minuscule peut compter, qu'ils ont de l'ingéniosité et de la combativité à revendre, une capacité à affronter l'adversité, d'où qu'elle vienne.

De l'optimisme à deux sous et de la poudre aux yeux.

Parce que les hommes auront beau s'échiner à bricoler, calculer, cultiver, combiner, fabriquer, tant qu'ils peuvent, la nature aura toujours le dessus. Ils creusent des tunnels, elle sculpte des canyons. Ils construisent des immeubles, elle érige des montagnes. Ils créent des lacs et des canaux quand elle a enfanté les fleuves et les mers.

Les pierres des maisons attendent patiemment de se disjoindre pour se mettre à rouler et regagner, peu à peu, le lit de la rivière ou l'éboulis d'où on les a prélevées. Les mousses, les lichens et les boues en effacent les cicatrices qu'ont laissées les outils. Les barrages finissent par céder. Les plantations sont dévorées par les criquets, le soleil, la poussière. Les sentiers et les routes sont reconquis par les forêts. Les avions s'écrasent, recrachés par le ciel. Les océans avalent tous les jours des bateaux.

La nature sent les hommes s'agiter à sa surface, indifférente à leurs vies insignifiantes et si vite achevées, qu'elle reprend par monceaux, dans un haussement d'épaules ou un éternuement. Un tremblement de terre, un blizzard dévorant, une tempête de sable, l'éruption de l'un de ses volcans, un microbe invisible, la morsure d'un serpent. Tout cela ne lui est rien. Des sautes d'humeur, des frissons, des chiquenaudes, qui font mouche à chaque fois. Qui révèlent, involontairement, sa puissance, et tuent les hommes. Par mégarde.

Et suite à ce qui ressemble fort à un malentendu, les hommes interprètent ces différentes manifestations



accidentelles comme des défis à relever, comme une incitation à la lutte. Et dans leur prétention ridicule, ils ne voient pas l'absurdité de ce combat, ne comprennent pas que la nature ne lutte pas, ni avec eux, ni contre eux, qu'elle ne peut être leur rivale parce que les hommes, elle s'en fiche complètement. Leurs exploits technologiques idiots, leurs lubies de conquête, leurs fantasmes d'être les premiers à planter un drapeau dans un désert glacé, elle s'en moque. Leurs espérances et leurs impostures, leurs records et leurs mirages, leurs victoires et leurs défaites, elle n'y accorde pas le moindre intérêt.

Et toutes ces foutaises n'ont, sans doute, pas grand sens non plus pour les hommes eux-mêmes. Des moyens d'échapper, momentanément, à l'angoisse d'être et aussi à l'ennui. Mettre à profit le temps qui passe. Comme si le remplir était un impératif. Comme si le regarder s'écouler sans gesticuler était un horrible gâchis. Comme si ne pas se démener, ne pas céder à un remuement vain, étaient une offense à toutes les divinités qu'ils se sont inventées.

Partout, concepteurs, architectes, ingénieurs et savants cultivent la démesure et lancent des cohortes d'ouvriers sur des chantiers pharamineux, toujours plus innovants, toujours plus ambitieux, débordants d'arrogance. Construire les ruines du futur, voilà un projet qui a belle allure ! Une saine occupation ! Qui accapare les hommes depuis des siècles, depuis toujours. Une besogne, un passe-temps, une destinée, un trompe-l'œil.

Il y a quelques années, il est allé observer, pendant des semaines, animé par une sorte de curiosité malsaine, les travaux de construction d'un barrage, un peu à l'ouest d'ici. Le creusement de tunnels pour détourner le cours du Colorado, l'assèchement de son lit, les grappes d'ouvriers affluant de tout le pays pour s'entasser dans des camps de fortune et prendre part à cette démonstration du génie

humain. Cette frénésie, cette énergie collective, engagées pour construire un mur de béton entre les deux parois d'un canyon, l'ont, bien entendu, horripilé. Mais il a aussi éprouvé une forme de fascination trouble à voir évoluer tous ces hommes comme on étudierait une colonie d'insectes, à lire dans les regards et sur les corps la ferveur fanatique à accomplir ces tâches minuscules, la fierté de participer à une vaste entreprise où certains perdraient sans doute la vie, sans que cela soit important.

Et tout cela au nom d'une idole aussi abstraite que le Progrès.

Il a alors repensé aux monuments des civilisations antiques, à la main-d'œuvre contrainte qui les avait érigés, pour satisfaire aux commandements de dieux cruels et lointains, indifférents à leurs souffrances, pour exaucer l'ambition et l'arrogance des puissants.

Pérennité crasse des croyances, des mensonges, de la servilité. Aveuglement désespérant.

Outre ce barrage géant, et tous les autres qui, dans le pays et ailleurs, contraignent les fleuves et effacent les vallées, la plus grande absurdité contemporaine est, à ses yeux, le mémorial qu'on est en train de sculpter à même le granite des Black Hills Mountains, dans le Dakota du Sud. Il en a appris l'existence, en 1925, il y a dix ans, déjà, dans un journal. Un article relatant la présentation officielle du projet, illustré d'une photographie. Un homme posait au côté d'une maquette de ce qui semblait être une statue, qu'on aurait facilement imaginée dans l'un des parcs de Washington, plantée sur l'une des pelouses de la Maison-Blanche.

Un hommage vibrant à *la Civilisation américaine*, selon les mots de son concepteur, Gutzon Borglum. Un bloc de matière brute dont émergent quatre bustes de présidents morts. Cent cinquante ans d'Histoire.

Milton se souvient s'être demandé, en lisant cette déclaration tonitruante du sculpteur, si le mot *Civilisation* n'était pas excessif... Et bien sûr qu'il l'était ! Tout comme l'ego du bonhomme, qui semblait vouloir s'attaquer à toutes les montagnes du pays, après avoir esquissé en Géorgie, sur une paroi rocheuse à donner le vertige, le plus grand bas-relief au monde. Un hymne pompier et pompeux aux grands héros de la Confédération, généreusement financé par le Klan... Jusqu'où pouvait aller l'ambition de ce Borglum, qui déclarait tout à fait sérieusement vouloir égaler en splendeur le Grand Canyon et les Rocheuses, en offrant à l'Amérique une sculpture titanesque pour les siècles prochains ? Une version moderne des pyramides de Gizeh, du Parthénon, des cathédrales d'Europe, qui les surpasserait tous par ses dimensions folles. Une démesure qui ferait s'extasier les archéologues des dix prochains millénaires...

Milton est allé vivre, un temps, dans ces montagnes, pendant l'errance qui a suivi la guerre, sa désertion, son séjour à New York, avant de fuir les hivers brutaux du Nord et de découvrir la retraite bienvenue de Tip Top. Il s'est rendu dans les Black Hills, en 1927. Il a fallu qu'il y aille, il a fallu qu'il voie. Il refusait de croire ce que racontaient les journalistes, étourdis par la monstruosité inégalée des chiffres, rendus béats par l'audace de la performance.

Et il a vu. L'aberration encensée par la presse. Une œuvre ciselée à la dynamite dans la roche sacrée chère aux Indiens Lakotas. Il a entendu les hourras s'élever à chaque détonation qui défigurait la montagne dans le but d'y faire apparaître, au fil des ans, quatre visages. Les révéler, comme s'ils y avaient toujours été enfermés dans leur carapace de granite, attendant patiemment qu'un Gutzon Borglum ne vienne les en libérer. Pour des archéologues qui les découvriraient dans dix mille ans. Et peut-être aussi pour les peuples qui débarqueraient de l'espace, un jour, qui sait ? Un monument

cyclopéen qui les rendra tous bien perplexes, c'est certain. Des formes hiératiques, des figures divines, quoi d'autres, vu leurs dimensions improbables... Le sanctuaire étonnant d'un culte à jamais perdu dans le gouffre des âges.

La colère et le cynisme qui, dans sa jeunesse, étaient ses deux piliers, qui l'animaient, très souvent, d'accès de rage irrépressibles, et qu'ont su éroder ses années de solitude, ont à nouveau submergé Milton ce jour-là et lui ont fait ourdir des rêves d'attentats pour anéantir ce projet écoeurant né de *l'hubris* d'un fou. Il a joint son indignation à la fureur triste des Lakotas. Mais leurs cris, leur déploration, et les mots écrits sur leurs banderoles de toile n'étaient que pépiements, vite couverts par le souffle des explosions et la poussière, étouffés par le crépitement des flashs et les applaudissements.

Il a pu retrouver, avec les années, une forme d'apaisement.

En se convainquant qu'il ne resterait probablement plus rien de ces figures inexpressives d'ici un siècle ou deux. Qu'il ne resterait peut-être plus rien de l'Amérique non plus. Que les Lakotas du futur parviendraient à faire effacer ces masques grotesques et que la nature les y aiderait sûrement. Que la falaise du mont Rushmore se couvrirait de colonies d'oiseaux dont les fientes favoriseraient la repousse de plantules, et qu'un voile de verdure escamoterait à jamais ces trognes pâles de géants, gommant aussi le nom de leur créateur. Qu'il était inutile de s'inquiéter, de s'échauffer. Que rien de ce qu'accomplit l'homme n'a vraiment d'importance. Et que tout est caduc à l'échelle du temps.

Milton regarde le paysage qui se déroule sous ses yeux, une ondulation infinie de collines pierreuses couvertes de cholla, d'opuntia et de saguaro, les forêts de pins sombres et les crêtes enneigées qui barrent le lointain. Un panorama identique à celui que les Hohokams contemplaient, il y a mille ans, depuis ce promontoire. Et il se le représente, un

instant, affligé d'une statue équestre gigantesque, plantée au beau milieu. Celle d'un général, qui aurait bravement envoyé ses troupes au massacre. Ou peut-être l'une des figures mythiques de l'Ouest, Daniel Boone, Davy Crockett, ou Kit Carson, le grand pacificateur à la brutalité légendaire... Et, pourquoi pas, ce ne sont pas les héros qui manquent dans ce pays, un cow-boy de kermesse, tel Buffalo Bill ou Tom Mix, ou encore un vacher texan champion du rodéo de Pecos...

Et de penser que le temps nivelle tout, que toutes ces glorioles finissent par se valoir et par disparaître, et surtout que Borglum n'a pas eu l'idée de venir faire des siennes ici, le remplit d'aise et vaut bien un sourire.

## CHAPITRE 9

Si on emprunte toujours la même route, l'herbe meurt.  
Tsiishch'ili marche dans les quatre directions. Depuis des  
jours. Comme sa grand-mère le lui a enseigné.

Pourtant, aujourd'hui, tout est mort.

Mais elle ne doit pas le dire. Ni le penser. Ni regarder en  
arrière.

Dire, penser, chanter, c'est faire être. Le bon comme le  
mauvais.

Il lui faudrait raconter l'apparition des troupeaux et des  
hommes. Chanter les chansons de *Blessingway*<sup>1</sup>. Quatre  
fois. Pour que tous reviennent.

Elle les a sues. Elle les a oubliées. Elles sont désormais  
enfouies très loin tout au fond de sa gorge, muselées par un  
épais bâillon rouge. Asphyxiées.

La pensée est mâle, la parole est femelle.

---

<sup>1</sup> Cérémonie navajo au cours de laquelle des chants permettent de restaurer  
l'équilibre du cosmos.

Toutes deux lui ont été enlevées. Escamotées. Ne restent plus que des souvenirs, criblés de taches rouges.

Ses lèvres sont scellées. Les mots-images ne désignent plus rien. Ils sont eux aussi teintés de rouge.

*Hóchxó*<sup>2</sup> est venu dans des pick-up chargés d'Anglos avec des armes.

Et tout est mort.

Elles les ont vu arriver de loin. Un vent mauvais comme un vol de sauterelles ardentes. Une calamité qui avance et ronge peu à peu le paysage, comme si elle l'effaçait.

Un long nuage de poussière les accompagne, s'élève, foncé, en lourdes volutes d'orage. Et dresse un mur d'ombres entre elles et la rivière, entre elles et le ciel, entre elles et leurs voisins.

*Hóchxó* est en marche. Et elles ne bougent pas. Elles l'attendent.

Que peuvent-elles faire d'autre ? Impossible de s'enfuir en emmenant les bêtes, impossible de trouver refuge dans le monde souterrain du Peuple des insectes. Et pourquoi le feraient-elles, d'ailleurs ? Elles sont ici chez elles, à *Diné bikéyah*<sup>3</sup>, sur leur terre.

Il est trop tard pour consulter l'*hataalii*<sup>4</sup>. Trop tard pour accomplir les rites. Elles ne peuvent que rester là, côte à côte, en silence, et redouter le pire.

Le chaos les a cueillies à l'aube.

Les quatre couleurs premières, le blanc, le noir, le bleu, le jaune, ont toutes été éclaboussées de rouge.

Trois camionnettes. Des fusils, des gourdins, des jerricans et des caisses de munitions sur les plateaux arrière. Une dizaine d'hommes en descendent. Ils n'ont pas apporté, comme l'an dernier, de bétailière. L'un d'eux s'avance. Il

---

2 Dans la culture navajo, le principe du Chaos.

3 Nom du territoire navajo en langue navajo.

4 Homme médecine.

veut parler au chef de famille. Il a besoin d'une signature. Celle de *l'homme de la maison*.

Tsiishch'ili traduit ce qu'il dit, littéralement. Sa mère et sa grand-mère se regardent, perplexes, intriguées par l'étrangeté de l'expression, pas bien certaines de comprendre ce qu'elle signifie.

Sa mère répond alors que ses gendres sont absents, retenus auprès de leurs familles, et qu'elle n'a plus de mari. Mais que tout ce qui regarde le bétail la concerne. Que le troupeau rassemblé là dans le corral est le leur. Celui de sa mère, celui de ses filles, le sien.

À son tour, l'homme semble dubitatif, presque surpris. Il fait la moue en haussant les épaules. Et puis il lance que tout ça, il s'en fiche, que ce n'est pas ses affaires et que tout ce qu'il sait, c'est qu'on lui a donné l'ordre d'éliminer de cette ferme, ce matin, cent vingt *unités ovines*. Un cheval compte pour cinq unités, une vache pour quatre, une chèvre pour une. C'est pour ça qu'ils sont là, c'est pour ça qu'ils sont venus, et ils n'entendent pas y passer la journée, ils ont du pain sur la planche, d'autres éleveurs chez qui intervenir. Il lui faut juste une signature et qu'on daigne leur désigner les bêtes à abattre.

Tsiishch'ili sert d'interprète à sa grand-mère, dont le regard s'embrase et qui prend la parole, dans sa langue, leur langue. Elle parle vite. Rien ne peut arrêter la course des mots qui jaillissent comme les eaux vives de printemps. Ils déferlent, pleins de remous. Elle les traduit. Leurs voix se mêlent.

*Elle a beau être vieille, oui, très vieille, elle n'a pas encore perdu la tête et elle sait bien compter ! Personne ne lui fera jamais croire que cinq moutons valent un cheval, quatre moutons une vache, et qu'une chèvre est l'égale d'un mouton !*

*Ce sont là de drôles de mathématiques ! Des mathématiques de Blancs. Aussi mensongères, aussi trompeuses, que de venir leur prendre leurs bêtes en prétendant que c'est*



*pour leur bien, pour le bien de leur peuple et pour le bien des bêtes elles-mêmes. Pour protéger la réserve du surpâturage et de la sécheresse. Pour leur assurer, à tous, une meilleure subsistance, une meilleure vie.*

*Ces fables-là ne pourraient même pas convaincre des enfants. Ils connaissent leur histoire. Ils savent qu'on les a déjà dépouillés de leurs troupeaux. Elle en a la mémoire. Parce qu'elle est née à Bosque Redondo, à Fort Sumner, pendant la captivité, juste après leur déportation, juste après la Longue Marche. Et quand on les a enfin relâchés, rendus à leurs terres après toutes ces années, leurs bêtes n'y étaient plus, elles avaient disparu, abattues par Kit Carson et ses hommes. On ne leur avait alors rien laissé. Privés de leur liberté, contraints d'accepter des subsides, et quelques moutons maigres qu'on avait fait venir d'Europe et qui mouraient les uns après les autres, pas accoutumés à la chaleur du désert. Il leur avait fallu des années et des années pour reconquérir une fraction de ce qu'ils avaient perdu, de ce qu'on leur avait pris.*

*Alors cette histoire, toujours la même, les sols épuisés, appauvris, piétinés par de trop nombreux sabots... Rien de tout cela n'est vrai. L'année dernière, déjà, on leur a fait séparer les brebis des béliers, castrer tous leurs agneaux et conduire à l'abattoir la moitié de leurs chèvres. Qui ont été égorgées sous leurs yeux. Et leurs carcasses laissées à pourrir au soleil, abandonnées aux coyotes et aux rapaces. Rien que du gâchis et des larmes. 1 \$ par bête. De quoi acheter à peine quatre conserves de tomates ou un petit sac de farine. Alors qu'une seule de ces chèvres leur procurait du lait et du fromage, tous les jours, pendant des mois, de la viande en quantité, de quoi nourrir la famille pendant une semaine, une peau à négocier au comptoir... Et tout ça pour quoi faire ? Puisque rien n'a changé, si ce n'est que la vie est devenue plus difficile.*

*La pluie n'est pas revenue, l'herbe n'a pas repoussé. Car ce ne sont pas les hommes qui déclenchent l'eau du ciel, décident le blizzard, soulèvent la poussière des tempêtes...*

*Alors pourquoi revenir ici, sinon pour les mettre à genoux, encore et encore ? Pourquoi revenir ici alors que le Conseil tribal réuni à Crownpoint l'an dernier leur avait promis que ce sacrifice, on ne le leur demanderait qu'une seule fois, une fois pour toutes ? Pourquoi revenir ici et leur raconter des bêtises ? Aucun animal de la création ne porte le nom étrange d'unité ovine. Parce qu'une unité ovine, ça n'existe pas !*

*On ne pourra jamais faire passer cinq moutons pour un cheval, ni cinq brebis pour une jument. Parce qu'on ne monte pas sur leur dos pour guider les troupeaux, parce qu'on ne les attelle pas à la lourde charrette quand on doit ramasser du bois et des pierres, aller chercher de l'eau et charger les épis de la récolte, ou quand on part vendre des couvertures au comptoir de Leupp et y faire des achats... Et parce qu'un cheval, on ne le tond pas et qu'on ne peut rien tisser avec sa laine parce qu'il n'en a pas.*

*Il faut être bien aveugle, ou complètement stupide, pour ne pas savoir distinguer un mouton d'une chèvre, un cheval d'une vache ! Les animaux, eux, ne s'y trompent pas. Sinon, il y a bien longtemps qu'ils auraient fait des petits tous ensemble.*

*Non, elle n'est pas une vieille imbécile à qui on peut faire croire n'importe quoi. Elle sait bien que la perte de ses bêtes ne la rendra ni plus heureuse ni plus riche.*

*Et ni les hommes du Conseil tribal navajo, ni le gouvernement américain ne pourront lui dicter quoi faire de ses troupeaux ni décider de les lui enlever !*

*L'homme a soupiré, contrarié, les bras croisés, impatient. Il a à nouveau haussé les épaules. Et puis il a encore brandi, pour signature, le formulaire imprimé, officiel, sur*

lequel se détachaient en grosses lettres noires **BUREAU DES AFFAIRES INDIENNES, Service de conservation des sols, et Plan de réduction du bétail navajo.**

Elles se sont toutes les trois détournées, le laissant planté là comme un idiot avec son morceau de papier inutile.

Elles sont rentrées dans leur *hogan*<sup>5</sup>, pensant ainsi montrer à ces hommes qu'elles en avaient terminé avec eux, qu'elles ne leur donneraient pas leur accord et qu'ils pouvaient repartir.

Ce n'est pas ce qu'ils ont compris. Ce n'est pas ce qu'il s'est passé.

Tout est devenu rouge.

---

<sup>5</sup> Habitat traditionnel navajo de forme circulaire composé d'une structure en bois couverte de terre.

## CHAPITRE 10

Tsiishch'ili suit la ligne. La *spirit line*.

Ce fil ténu qui, en liant le centre à l'extérieur, permet de s'évader. Elle connaît bien l'importance de ce chemin. Sa couleur discordante, qui semble rompre l'harmonie d'ensemble du tapis, introduire un défaut, mais guide les esprits de la création hors des motifs centraux, et les libère, afin qu'ils puissent revenir, encore et toujours, inspirer celle qui tisse.

Sa grand-mère assise devant le métier, ses explications, sa patience.

Elle suit la ligne. Elle va bientôt abandonner *Diné bikéyah*, le pays des Quatre Montagnes.

Elle n'y reviendra plus.

Les buissons d'artémisia vaporisés de rouge.

Les têtes des tournesols, tendues vers le levant, barbouillées, rouges.

Ils ont ouvert la barrière du corral. Trois d'entre eux y sont entrés et se sont mis à crier pour faire sortir les moutons et les chèvres en les frappant de leurs bâtons.

Piétinements affolés, bêlements, bousculades, cris et rires.

Sa mère s'est précipitée hors du *hogan*. Elle l'a suivie et, comme elle, a tenté de s'interposer, de contenir le flot des bêtes, leur épouvante. En écartant les bras, en prononçant les mots qui apaisent.

Elle avait huit ans quand sa grand-mère lui a donné ses premiers moutons. Vingt-cinq agneaux, sa marque apposée sur leur oreille, pour qu'on ne les confonde pas avec ceux du reste du troupeau. Vingt-cinq agneaux auxquels elle a chanté les bonnes chansons, les chansons de protection, celles qui permettent d'échapper aux maladies, de grandir, de se multiplier.

Vingt-cinq agneaux, ses sœurs, ses frères.

L'un des hommes a attrapé sa mère par son *serape*<sup>6</sup> puis l'a violemment secouée. Elle est tombée, s'est relevée, s'est agrippée à son fusil. Il l'en a décrochée d'un coup de crosse au visage. Elle s'est effondrée comme une pierre. Elle ne bougeait plus.

Le corral s'est vidé, les sifflements stridents et les coups canalisait le troupeau, l'air tremblait du martèlement des sabots, du vrombissement des pick-up qui, de front, fermaient la marche, talonnaient les bêtes, les terrifiaient, les forçaient à accélérer leur course.

Le beau visage de sa mère mâchuré de rouge.

Rouges, ses mains, celles de sa grand-mère.

Elle s'est relevée, les laissant toutes les deux, sa mère, sa grand-mère, recroquevillées à terre, anéanties. Elle s'est élancée dans la poussière en poussant un long hurlement rouge.

Elle rattrape les camionnettes, les dépasse, et rejoint le troupeau, adaptant sa foulée au trotinement des bêtes.

---

6 Couverture tissée, portée drapée sur les épaules.

Puis elle se met à chanter. Elle chante à tue-tête l'histoire de *Changing Woman*<sup>7</sup> qui crée d'abord les moutons et les chèvres. Leur liquide amniotique imprègne le sol et fait naître le monde. Une histoire d'avant l'arrivée des hommes. Une histoire belle, pleine de lumière.

Elle chante pour se donner du courage, reconforter les bêtes, repousser le chaos.

Le troupeau a été regroupé, pressé dans une ravine étroite. Les hommes piochent dans les boîtes de cartouches, en remplissent leurs poches et chargent leurs fusils.

Galvanisée par son chant, persuadée qu'elle peut encore faire revenir *Hózhó*<sup>8</sup>, rétablir l'équilibre en évitant le massacre, elle s'approche de l'un d'eux, et tente de lui arracher son arme. Il la repousse d'un coup de crosse dans le front.

Un voile liquide s'écoule sur ses cils et lui recouvre les yeux.

Tout devient rouge.

Une première déflagration, d'autres en écho. L'explosion roule, enfle, comme le plus formidable des orages, elle se nourrit d'elle-même, elle prend des forces en absorbant les cris de terreur des bêtes, elle mastique furieusement l'air, broie le ciel, lacère la terre, engloutit le temps.

L'exultation des hommes et leur jubilation. Obscènes. Rouges.

Ils rejoignent les camionnettes pour y déposer les fusils. Quatre d'entre eux saisissent les jerricans puis retournent à la ravine d'où s'élève une odeur écœurante d'excréments, de peur, de sang, de poudre, d'où parviennent encore des bêlements semblables à des pleurs d'enfants. Ils aspergent d'essence le tas de laine blanche et noire. L'un d'eux sort un briquet, allume une cigarette. Ses compagnons l'imitent.

---

7 Divinité la plus importante dans les mythes de création navajo.

8 Dans la culture navajo, le principe de l'Équilibre, opposé à *Hóchxó*.

Tous fument, sans se presser, le regard vide, puis d'un même geste indifférent lâchent leurs quatre mégots.

Les flammes s'emparent des bêtes comme de fagots de bois sec, les lèchent et s'en repaissent, dressent haut, très haut, leurs crêtes rouges comme des soleils mourants.

Les moteurs démarrent. Leur bruit s'éloigne et disparaît, avalé par le désert et les crépitements puants du brasier.

Elle est à genoux, baignée par le jus rouge qui s'écoule de sous l'amas des carcasses, qui goutte de son front, inonde la pente douce de la ravine, en ranime le lit asséché.

Elle se relève et accompagne ce ruisseau qui grossit, sang et poussière, poussière et sang, qui couvre les rochers, dévale en cascades pourpres les falaises, remplit les arroyos, en fait rouler les pierres.

Elle le suit jusqu'à ce que, devenu torrent, il se précipite dans la Little Colorado River, fusionne avec le flot turquoise, carmine les cataractes rugissantes de Grand Falls, embarbouille les remous périlleux de l'aval.

Puis elle peut voir, nettement, cette boue rouge se déverser dans les eaux furieuses de la Colorado River, en ralentir le cours, le transformer en un limon bourbeux, épais, en une pâte immonde qui nappe les parois des canyons, en croque des pans entiers, et continue de rouler comme une vague de colère que rien ni personne ne peut arrêter. Le Lake Mead coagulé. Les turbines du grand barrage électrique des Anglos étouffées.

Confisquer aux Blancs leur lumière. Précipiter leur monde dans une nuit éternelle, venimeuse et glacée.

Dire, penser, chanter, c'est faire être. Le bon comme le mauvais.

Elle cisèle cette vision. Elle veille à en aiguïser les images. Elle en acère les contours. Et quand elle en est enfin satisfaite, elle la gueule à la rivière.

Quatre fois.